Document generated on 04/25/2024 1:36 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Diana WONG : Peasants in the Making. Malaysia's Green Revolution. Institute of Southeast Asian Studies, Pasir Panjang (Singapour), 1987, vii + 238 p., tabl., graph., annexes, biblio.

Marie-Andrée Couillard

Volume 13, Number 2, 1989

Des systèmes techniques

URI: https://id.erudit.org/iderudit/015089ar
DOI: https://doi.org/10.7202/015089ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Couillard, M.-A. (1989). Review of [Diana WONG : Peasants in the Making. Malaysia's Green Revolution. Institute of Southeast Asian Studies, Pasir Panjang (Singapour), 1987, vii + 238 p., tabl., graph., annexes, biblio.] *Anthropologie et Sociétés*, *13*(2), 184–188. https://doi.org/10.7202/015089ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ville soit considérée comme un organisme ayant sa propre logique, ce qui minimise les aspects proprement sociaux et sociologiques des enjeux. Ainsi que le remarquent certains participants, ceux-ci sont pourtant cruciaux : comment comprendre les conséquences des efforts d'aménagement si on ne tient pas compte des dynamiques ethniques ? de la division en classes ? de la pérennité des hiérarchies de castes ? Encore plus lourd de conséquences est le silence quant au système politique dans lequel s'insère la ville : le rapport entre New Delhi et Calcutta n'est pas seulement celui d'un centre à une région, mais aussi de partis politiques aux idéologies diamétralement opposées, ce qui explique sans doute une partie des réticences du gouvernement central à collaborer aux plans bengalis.

Il faut remarquer que l'ouvrage est suffisamment bien construit pour nous permettre de le critiquer. Ainsi, la perspective technocratique est remise en question lorsque certains participants avouent que le programme le plus réussi de la Calcutta Metropolitan Development Authority est celui qui visait à rendre les *bustees* un peu moins inhabitables. Comme par hasard, ce plan avait été basé sur la participation maximale des résidants. Cela incluait non seulement leur consultation (ce qui n'est déjà pas si fréquent), mais aussi la prise en charge par les habitants de l'entretien des équipements, avec ce que cela sous-entend d'accès au pouvoir. Il ne s'agit là que d'une illustration de l'importance de la question que certains participants à la conférence ont posée : planifier, oui, mais pour qui ? Le principal défaut de ce livre est de ne pas avoir abordé franchement la question. C'est une de ses qualités que d'avoir montré combien elle est cruciale.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Diana WONG : *Peasants in the Making. Malaysia's Green Revolution*, Institute of Southeast Asian Studies, Pasir Panjang (Singapour), 1987, vii + 238 p., tabl., graph., annexes, biblio.

Diana Wong pose un défi de taille : mettre à nu la nature des changements introduits par la révolution verte dans la plaine de Muda du Kedah en Malaysia. Depuis le début des années 70, un vaste projet d'irrigation permet aux quelque 60 000 cultivateurs de cette plaine de faire une double récolte de riz par année. Comme plusieurs l'ont noté, ces changements ne semblent pas traduire ce que les théoriciens marxistes orthodoxes attendent. Le nombre de petits exploitants propriétaires augmente, alors que l'introduction de rapports capitalistes dans l'agriculture aurait dû entraîner leur disparition. L'apport de Wong à ce débat déjà bien amorcé est le suivant : la révolution verte devait créer la paysannerie avant de pouvoir la déplacer (p. 217). Elle décrit et analyse ce processus qu'elle nomme *peasantisation*[1], d'où le titre *Peasants in the Making*.

1. « The concept of « peasantisation » as employed here is designed in part as a polemical corrective to those who see peasants as being necessarily transformed into proletarians as a consequence of their incorporation into the capitalist world-economy... only when peasant reproduction has been fully reconstituted as peasant production in this sense can capitalist *class* differentiation unleash its full force » (Wong 1987 : 26).

Wong a divisé son texte en cinq parties : la première fait état de la problématique ; la deuxième livre les données recueillies dans un village précis ; les troisième et quatrième présentent l'analyse des transformations dans l'économie et dans la société villageoise ; la cinquième sert de conclusion.

Le cadrage théorique de la première partie est précisé après une brève description du projet d'irrigation de la plaine de Muda et une synthèse de la problématique concernant la révolution verte. Wong aborde l'étude de la paysannerie en s'appuyant surtout sur les écrits de Lénine, Chayanov et Shanin, sans vraiment tenir compte des débats récents, et sur le concept de « reproduction de subsistance » de l'école de Bielefeld. Les concepts tirés des premiers auteurs sont clairement définis ; le second, celui de l'école de Bielefeld, se perd dans une nébulosité surprenante. L'ensemble de l'argumentation théorique peut paraître scolaire aux initiés[2], il a cependant le mérite de poser le problème de façon systématique. Vient ensuite une brève description de l'histoire de la colonisation de la région qui puise à même des textes déjà connus. L'auteure conclut, comme ceux de qui elle s'inspire, à l'existence de rapports d'exploitation qui auraient caractérisé la société de la plaine bien avant l'introduction de la révolution verte.

Notons que Wong ne tente pas vraiment d'analyser ces rapports sociaux. Elle ne relève pas, par exemple, la prédominance de rapports d'esclavage qui étaient encore courants au début du XX[e] siècle et qui demeurent clairement inscrits dans l'idéologie des Malais. Ces rapports étaient sans aucun doute au cœur de la colonisation de la plaine. Ce sont souvent eux qui caractérisent le concept d'endettement tel qu'entendu dans cette région, l'esclavage pour dette étant la seule forme d'asservissement permise par l'islam lorsque des co-religionnaires sont en cause. Ceci est central à toute discussion de la situation financière réelle et fictive des familles et à l'analyse du crédit sous toutes ses formes. De même, l'intégration de la Péninsule dans les réseaux de commerce international, pourtant si bien attestée dans la littérature, est à peine effleurée. Pourtant, c'est là un facteur économique qui a contribué à la structuration de la société malaise et auquel l'esclavage était intimement lié. La concurrence sur le marché international et l'abolition de l'esclavage par l'administration coloniale représentent donc beaucoup plus que des changements institutionnels (p. 39) : ils ont entraîné une redéfinition des rapports sociaux qui ne pouvait se faire en l'espace de quelques décennies. Rappelons que ces rapports marquent encore aujourd'hui l'univers idéologique des Malais ruraux.

Dans la deuxième partie, Wong présente ses données. On apprend que cette étude se fonde sur un an de travail de terrain (entre 1979 et 1980), dans un village malais de la plaine comptant 133 maisonnées. Ce village a d'ailleurs déjà fait l'objet d'une excellente étude par un étudiant malais dans un programme de maîtrise et l'auteure cite abondamment ces données. En fait, Wong fonde surtout ses analyses sur des données recueillies à l'aide d'un questionnaire administré dans 16 maisonnées choisies par le chef de la famille où elle habitait, selon des paramètres qu'elle lui avait donnés. Ce questionnaire devait être rempli sur une base quotidienne par un représentent de chacune de ces maisonnées, mais le processus ne fut pas aussi simple que prévu. Wong avoue manquer de données concernant l'utilisation de la force de travail, particulièrement en ce qui a trait à la production domestique, et avoir des données douteuses sur les revenus et les dépenses des maisonnées.

Les résultats de l'enquête nous sont présentés de deux façons : 1) une trentaine de tableaux synthétisant les modes d'accès à la terre, la distribution des propriétés, des revenus, des dépenses, l'utilisation du temps et les divers types d'occupation ; 2) des

2. Wong ne le mentionne pas, mais ce texte a d'abord fait l'objet d'une thèse de doctorat déposée à l'Université de Bielefeld en 1984.

histoires de vie relatant les acquisitions de terres agricoles et les rapports sociaux qui les ont favorisées ou inhibées. Ces données sont organisées en fonction des groupes sociaux identifiés par les villageois : les bien nantis *(senang)*, les pauvres *(susah)* et ceux qui se situent entre les deux *(sedang)*. Wong conclut que, pour situer les maisonnées les unes par rapport aux autres, le « potentiel de ressources » à long terme est plus important que la propriété foncière ou les revenus. Elle souligne qu'il vaudrait mieux considérer les processus, non pas des indicateurs fixes et les réseaux de rapports sociaux, non pas des maisonnées comme si elles étaient des unités immuables.

Notons que les femmes sont souvent les seules responsables de la production domestique dite de subsistance dans les maisonnées malaises ; si un homme doit remplir un questionnaire sur le sujet (comme ce fut le cas bien souvent) il n'aura probablement rien à dire. Ceci explique sûrement la remarque de Wong : « [...] the household head [...] tended to underestimate the value of subsistence production [...] » (p. 223). Pourtant, elle ne semble pas en voir toutes les implications pour le développement de sa thèse qui privilégie la dimension économique, le processus de reproduction des maisonnées et la production de subsistance.

Dans la troisième partie, l'auteure aborde les transformations de l'économie villageoise par une analyse du cycle de production et de la division du travail. Dans cette section, elle rejoint les conclusions d'autres chercheurs : la coopération s'organise selon des rapports dyadiques et les rapports de tenure plus que l'exploitation de la force de travail ont depuis longtemps permis l'extorsion d'un surtravail. Wong n'explique pas ces phénomènes, elle se contente de les noter. Elle aborde ensuite la question de la propriété et de la tenure foncière, de l'endettement, de la mise en marché du padi (riz) et des changements ayant cours dans l'économie.

Ces chapitres ressemblent plutôt à des esquisses qu'à des analyses en profondeur. La question de la transmission des terres agricoles des parents aux enfants est centrale à sa problématique (à ce qu'elle appelle la reproduction élargie). Cependant, elle ne tente jamais de rendre compte, sinon par des explications ponctuelles qui ressemblent à des rationalisations a posteriori, des nombreux cas où il n'y a pas de transmission de propriété soit parce que les parents vendent leurs terres avant leur mort, ou parce qu'ils la cèdent à des petits-enfants ou à d'autres selon leur bon vouloir et non pas selon les normes établies. Elle ne traite pas du paradoxe que posent les nombreux cas de cultivateurs nés de familles bien nanties, mais aujourd'hui dépossédés et de ceux, tout aussi nombreux, qui ont débuté dans la pauvreté et qui sont aujourd'hui des propriétaires terriens.

Enfin, l'auteure fait comme si les unités familiales résidant sous un même toit partageaient leurs ressources et un même budget[3] : si tel est le cas, il faudrait qu'elle le démontre, car la situation est différente ailleurs, dans les piémonts notamment, où les gens résidant sous un même toit s'entraident certainement, mais ne centralisent pas nécessairement leurs revenus et leurs dépenses, contrairement à ce que croient d'ailleurs la plupart des agents de développement. Chacun contribue à payer la nourriture, mais tout n'est pas mis en commun, pas même à l'intérieur du couple, à plus forte raison entre corésidants. Les Malaises gardent et administrent généralement le produit de leur travail, mais Wong ne nous dit rien à ce sujet. D'ailleurs, elle parle très peu de ces dernières[4], ce qui

3. Par exemple page 176 : « The parental unit that can afford to approvision its offspring with a spouse and means of subsistence thus gains control over two adult workers. »
4. Elle les mentionne lors de sa discussion de la division sexuelle du travail ; puis elle note l'utilisation des bijoux en or comme d'une forme d'épargne, mais elle ne tire pas de cette information toutes les conséquences quant au rôle des femmes dans l'épargne et dans la gestion des fonds familiaux. Enfin, Wong mentionne le fait que certaines maisonnées ont à leur tête une femme, mais pour l'auteure il s'agit là d'un phénomène récent...

est très étonnant, car elles sont depuis toujours au centre de la riziculture (tant dans la gestion que dans l'exécution) : si la situation change dans la plaine, il faudrait au moins dire comment et pourquoi. De plus, cette lacune est pour le moins étrange dans une étude qui donne tant d'importance à la reproduction et à l'économie de subsistance. En lisant le texte de Wong, on a l'impression que les femmes sont des figurantes plus ou moins passives[5], en marge de ce qui se passe « d'important » dans la plaine et dans le village. Ceci peut certainement être mis en doute.

Sociologue du développement, Wong a choisi délibérément une perspective économiste même si son sujet implique une référence constante à l'idéologie. Ceci l'amène à privilégier des indicateurs économiques : accès à la terre, contrôle de la force de travail, et à aborder les aspects idéologiques, comme la parenté et les autres rapports sociaux, de façon schématique et superficielle. De même le contexte de cette reproduction sociale est défini en termes de facteurs de marché : terre, force de travail, produits, intrants, biens de consommation, crédit, etc., (p. 24), réduisant à nouveau la complexité sociale à des variables économiques. L'économie a bien sûr l'avantage de la clarté et de la concision, mais elle simplifie outrageusement des processus fort complexes qui mettent en œuvre des éléments idéologiques et politiques qui ne sont ici qu'effleurés.

La transformation de la société villageoise, sujet de la quatrième partie, amène l'auteure à traiter de la parenté et du cycle de développement de la famille, du village en tant que communauté et des modèles de leadership. C'est ici que son option économiste trahit toutes ses limites. Le texte donne l'impression que les rapports de parenté chez les Malais ruraux s'organisent autour de considérations purement économiques. Wong ne semble pas s'interroger sur le rapport entre l'idéologique et l'économique. Pour elle, comme pour bien d'autres, il s'agit d'un rapport direct et immédiat, qui va de soi et qui répond à une sorte de rationalité universelle. Ainsi, les complexités du discours sur la parenté sont réduites à des préoccupations de transmission de propriété et les cas d'exception sont expliqués par des conditions de vie difficiles ou par d'autres circonstances qui demeurent elles-mêmes inexpliquées :

> The constant possibility of death in the earlier days, and the high rate of divorce, thus made the grand-parent-grand-child tie a highly significant one in Malay rural society. Since this tie, however, is accorded no recognition by Islamic Law, which on the other hand facilitates the high divorce rate[6], dispossession as well as unequal distribution of resources often occured in the process of inter-generational transfers (p. 180).

Qu'un rapport social aussi complexe que celui des générations soit analysé comme une incidence du haut taux de mortalité plutôt qu'expliqué en fonction de la structuration de l'univers idéologique, même s'il est lui-même lié à une base économique, paraît pour le moins surprenant.

Nous pourrions faire des remarques similaires sur le traitement des rapports de force existant dans le village. Encore une fois, l'auteure s'en tient à des commentaires elliptiques (on ne trouve d'ailleurs que neuf pages sur le sujet). La distinction qu'elle établit entre *patron* et *broker* et la place de chacun dans les rapports de force est pourtant fort intéressante et mériterait d'être approfondie surtout dans une analyse du développement historique de la plaine.

---

5. Elle note, par exemple, que les femmes ont résisté à l'introduction de moissonneuses-batteuses, mais on apprend peu sur leur mode d'organisation et de résistance.
6. L'auteure reprend ici une croyance répandue dans la littérature. Il est pourtant faux de croire qu'il y a un lien nécessaire entre le fait que le divorce est possible pour les musulmans et les très hauts taux de divorce atteints dans la Péninsule : aux Philippines, où le catholicisme interdit le divorce, on retrouve un phénomène similaire (Couillard 1986, 1987).

L'ouvrage de Wong a le mérite de nous instruire sur l'utilisation d'un cadre théorique rigoureux pour l'analyse d'une aspect précis de l'univers social : la dimension économique des rapports sociaux à l'œuvre dans la production agricole lors de l'introduction de la révolution verte dans une région où la paysannerie n'est pas encore constituée. Nous devons aussi souligner sa vision critique de certains concepts comme ceux de maisonnée *(household)*, de village et de paysannerie que l'on retrouve souvent au cœur d'analyses économiques. Cet ouvrage nous apprend aussi, de façon indirecte, à évaluer les limites de postulats purement économistes lorsqu'il s'agit de rendre compte de phénomènes sociaux qui s'enracinent dans des pratiques idéologiques ou politiques auxquelles nous avons accès à travers l'analyse des discours.

Références

COUILLARD M.A.

1986 « Les rapports sociaux dans la société malaise pré-coloniale. Hypothèses et commentaires », *Anthropologie et Sociétés*, 10, 2 : 145-162.

1987 *La tendresse, le discours et le pouvoir. Les rapports hommes-femmes et les transformations sociales chez les paysans malais du nord de la péninsule malaise*. Thèse de doctorat, Université Laval.

Marie-Andrée Couillard
Département d'anthropologie
Université Laval

Paul WATZLAWICK (éd.) : *L'invention de la réalité. Comment savons-nous ce que nous croyons savoir ? Contributions au constructivisme*, traduit de l'allemand par Anne-Lise Hacker, Éditions du Seuil, Paris, 1988, 374 pages, index.

Ce livre a été publié en allemand en 1985. Comme son titre l'indique, il s'agit d'épistémologie et tous les textes sont dans la ligne du constructivisme. Le directeur de publication, Watzlawick, est célèbre, sa pensée est connue, il signe ici les introductions aux quatre parties de l'ouvrage en plus de deux chapitres. Ce livre à la fois concret et épistémologique de bout en bout montre avec talent que la connaissance par les rapports linéaires de type cause-effet est erronée et inadéquate pour comprendre les rapports entre humains, que la connaissance de la réalité, y compris la connaissance technique, est entièrement construite et que la notion de « vérité » doit être remplacée par celle de « viabilité », que même la notion de « tiers exclu » doit être rejetée. Nos perceptions sont toujours orientées, nous ne connaissons que « sous un certain rapport », nous n'avons que des points de vue. Comme le dit et le redit Ernst von Glasersfeld dans le chapitre 1 : la différence qui distingue radicalement le constructivisme des conceptions traditionnelles de la connaissance porte sur la relation entre connaissance et réalité, l'approche « réaliste » vise à connaître « des objets dont on pourrait penser qu'ils possèdent, indépendamment de toute expérience, les propriétés et la structure que le sujet connaissant leur attribue » (p. 34), alors que l'approche constructiviste pense que la connaissance est le produit de l'activité du sujet qui organise son monde empirique en même temps que ses connaissances.